

Séminaire Montesquieu, 2011-2012
(Re)lire *L'Esprit des lois*

11 janvier 2012

Catherine Volpilhac-Auger

Paradis et Enfer dans les livres I-VIII : figures et lieux du pouvoir

L'empire des papes

(voir C. Volpilhac-Auger, « Le pape et son vizir : Montesquieu et le pouvoir des papes », *Les Philosophes et leur pape*, études réunies par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Amsterdam, Rodopi, « Faux titre », 2009, p. 81-96.)

Réflexions sur la monarchie universelle (1734)

Il fut un temps où il n'aurait pas été impossible aux papes de devenir les seuls monarques de l'Europe. [... ils] chassèrent d'Italie les empereurs d'Orient et ceux d'Occident. Pour se rendre maîtres de Rome ils la rendirent libres, se servant de la guerre que quelques empereurs d'Orient faisaient aux images pour la soustraire à leur obéissance. Charlemagne [...] donna des terres en souveraineté aux papes ennemis naturels de ces empereurs, pour avoir une barrière contre eux

Mes pensées (n° 294 ; recopié vers 1730)

Ce fut avec très grande raison que les papes firent tant d'efforts pour établir le célibat des prêtres ; sans cela jamais leur puissance ne serait montée si haut ; et jamais elle n'aurait duré si chaque prêtre avait tenu à une famille, s'ils y avaient tenu eux-mêmes ; enfin est venu le monachisme plus attaché encore aux papes que l'ancien clergé [...]

Réflexions sur le caractère de quelques princes (1730-1733)

[Paul III] jugea que, la plupart des princes ayant perdu le respect pour le pontificat, c'est-à-dire pour cette puissance qui n'est défendue que par le respect, il fallait qu'il se rendît lui-même considérable par une armée, et qu'il facilitât par là les négociations.

Les deux corps du pape

Voyages (1729)

Benoît XIII est fort haï du peuple romain, et la dévotion même en est méprisée. C'est qu'elle les fait mourir de faim. [...] Benoît XIII est souverainement méprisé dans ce pays-ci : on dit que c'est une manière de fou, qui fait l'imbécile.

[Benoît XIII] n'aime que l'extraordinaire dans le petit, comme d'autres aiment l'extraordinaire dans le grand. Il ne fait que raccommode les baptistères de Rome, pour qu'on baptise par immersion, comme autrefois.

À présent une simonie publique règne à Rome. On n'a jamais vu, dans le gouvernement de l'Église, le crime régner si ouvertement. Des hommes vils sont de tous côtés introduits dans

les charges. Le peuple ne se soucie pareillement de rien de ce qui peut arriver. De la manière dont les choses se font, il est impossible qu'il y ait un pape qui soit élu homme de mérite : car on ne le veut point.

Les papes ont toujours fait de deux choses l'une, en France ; autrefois, ils soulevaient les sujets contre le prince ; à présent, ils excitent le prince contre les sujets.

Le pape et son vizir

Pensées, n° 447

L'État du pape périrait s'il n'était attaché à un ressort éternel qui ne peut s'user, qui est la religion, car le souverain n'est que précaire et que ceux qui ont les biens n'en jouissent encore que précairement

L'Esprit des lois, II, 5 (« Des lois relatives à la nature du gouvernement despotique »)

Il résulte de la nature du pouvoir despotique, que l'homme seul qui l'exerce le fasse de même exercer par un seul. Un homme à qui ses cinq sens disent sans cesse qu'il est tout, et que les autres ne sont rien, est naturellement paresseux, ignorant, voluptueux. Il abandonne donc les affaires. Mais, s'il les confiait à plusieurs, il y aurait des disputes entre eux; on ferait des brigues pour être le premier esclave; le prince serait obligé de rentrer dans l'administration. Il est donc plus simple qu'il l'abandonne à un vizir¹ qui aura d'abord la même puissance que lui. L'établissement d'un vizir est, dans cet État, une loi fondamentale.

On dit qu'un pape, à son élection, pénétré de son incapacité, fit d'abord des difficultés infinies. Il accepta enfin et livra à son neveu toutes les affaires. il était dans l'admiration, et disait : « Je n'aurais jamais cru que cela eût été si aisé. » Il en est de même des princes d'Orient.

Manuscrit, t. I, f. 45-46

[On dit] ¹Le pape Othobon [Altieri] [Clement X Altieri] ayant été élu ¹On dit qu'un e pape [note: ¹Clement X] a son election+ ¹penetré de son incapacité, fit d'abord des difficultés infinies, il accepta enfin et livra a son neveu toutes les affaires, il etoit dans l'admiration de lui même, et disoit, je n'aurois jamais crû que cela eut été si aisé : il en est de meme des monarques d'Orient [...]

Le pape et la loi

L'Esprit des lois, VII, 11

Sixte Quint ~~homme severe~~ sembloit [a] vouloir renouveler l'accusation publique [contre les femmes adultères], mais il ne faut qu'un peu de réflexion pour voir que cette loi dans sa [une] monarchie ~~etoit encore~~ [telle que la sienne etoit encore] plus extravagante que dans toute autre [deplacée qu'ailleurs que dans tout autre]

L'Esprit des lois, XXIX, 17

¹ Les rois d'Orient ont toujours des vizirs, dit M. Chardin.

Les empereurs romains manifestaient, comme nos princes, leurs volontés par des décrets et des édits; mais ce que nos princes ne font pas, ils permirent que les juges ou les particuliers, dans leurs différends, les interrogeassent par lettres ; et leurs réponses étaient appelées des rescrits. Les décrétales des papes sont, à proprement parler, des rescrits. On sent que c'est une mauvaise sorte de législation. Ceux qui demandent ainsi des lois sont de mauvais guides pour le législateur; les faits sont toujours mal exposés.

La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*

Mais ô grand Dieu ! qu'est donc cela ? Comment appellerons-nous ce vice, cet horrible vice ? N'est-ce pas honteux, de voir un nombre infini d'hommes, non seulement obéir, mais ramper, non pas être gouvernés, mais tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? Souffrir les rapines, les brigandages, les cruautés, non d'une armée, non d'une horde de barbares, contre lesquels chacun devrait défendre *sa vie* au prix de tout son sang, mais d'un seul [...] »

Montesquieu, *Geographica* (*Œuvres complètes*, t. XVI, 2007; l'orthographe originale du manuscrit est respectée)

Lettres édifiantes et curieuses

Huitieme recueil (1708) : Mission des Moxes au 12 degre de latitude meridionale elle a les montagnes du Perou a l'orient au midi elles sont pres des missions du Paraguay ouest et nord terres immenses qui ne sont pas encore decouvertes 25 ou 30 mille chretiens en 15 ou 16 bourgades eloignées de six a sept lieües dans le lieu le plus propre pour la santé et l'abondance[.] rües tirées au cordeau maisons uniformes portion de terre necessaire a chaque famille et bestiaux assez pour vivre trop peu pour estre oisif ou dans les delices[.] chaque bourgade a des biens en commun pour l'entretien de l'eglise et de l'hopital ou sont les vieillards qui ne peuvent travailler et aux² ouvrages publics et a la subsistance des nouveaux venus en attendant qu'ils puissent travailler, quand on établit une nouvelle bourgade [f. 310v] toutes les autres sont obligées de contribuer, au comencement de chaque année on choisit parmi les plus sages des magistrats pour la police regler les differents et punir[.] chaque faute a son chatiment particulier réglé par les loix, 2 missionaires en chaque bourgade les jujes dit-il ne font presque rien sans prendre leur advis p 14 *Je le croy)

Eglises, dont la grandeur et la beauté charme³ les Indiens et leur donne une grande idée de la religion 16

Comme il y avoit plus de 20 langues on a choisi la plus aisée et plus generale que chacun est obligé d'apprendre il y en a une grammaire qu'on enseigne dans les ecoles cela soulage bien les missionaires 17

La mission du Paraguay a este le modele de toutes celles qu'on établit de nouveau dans l'Amerique meridionale

² Lire : « pour », comme pour les compléments suivants ; la phrase de Montesquieu fait la synthèse de plusieurs phrases du texte original.

³ L'accord est au pluriel dans le texte original.

***L'Esprit des lois*, IV, 6 (1748)**

« De quelques institutions des Grecs »

[...] Cet extraordinaire que l'on voyoit dans les Institutions de la Grece, nous l'avons vû dans la lie & la corruption de nos tems modernes⁴. Un Législateur honnête-homme a formé un Peuple, où la probité paroît aussi naturelle que la bravoure chez les Spartiates. M. Pen est un véritable Lycurgue ; & quoique le premier ait eu la Paix pour objet, comme l'autre a eu la Guerre, ils se ressemblent dans la voie singuliere, où ils ont mis leur Peuple, dans l'ascendant qu'ils ont eu sur des hommes libres, dans les préjugés qu'ils ont vaincus, dans les passions qu'ils ont soûmises.

Le *Paragay* peut nous fournir un autre exemple. On a voulu en faire un crime à la *Société*, qui regarde le plaisir de commander, comme le seul bien de la vie : mais il sera toûjours beau de gouverner les hommes en les rendant plus heureux⁵.

Il est glorieux pour elle d'avoir été la premiere qui ait montré dans ces contrées, l'idée de la Religion jointe à celle de l'humanité. En reparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des grandes plaies qu'ait encore reçues le Genre-humain.

Un sentiment exquis qu'a cette Société pour tout ce qu'elle appelle honneur, son zele pour une Religion qui humilie bien plus ceux qui l'écoutent que ceux qui la prêchent, lui ont fait entreprendre de grandes choses, & elle y a réussi. Elle a retiré des bois des Peuples dispersés, elle leur a donné une subsistance assurée, elle les a vêtus ; & quand elle n'auroit fait par-là qu'augmenter l'industrie parmi les hommes, elle auroit beaucoup fait.

Ceux qui voudront faire des Institutions pareilles, établiront la communauté des biens de la République de *Platon*, ce respect qu'il demandoit pour les Dieux, cette séparation d'avec les étrangers pour la conservation des mœurs, & la Cité faisant le commerce & non pas les Citoyens ; ils donneront nos arts sans notre luxe, & nos besoins sans nos desirs.

Ils proscrirent l'argent, dont l'effet est de grossir la fortune des hommes au-delà des bornes que la nature y avoit mises, d'apprendre à conserver inutilement ce qu'on avoit amassé de même, de multiplier à l'infini les desirs, & de suppléer à la nature qui nous avoit donné des moyens très-bornés, d'irriter nos passions, & de nous corrompre les uns les autres.

Voltaire, *Candide* (1759), chap. 14

Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguay

☐☐

Tu as donc été déjà dans le Paraguay ? dit Candide. -- Eh vraiment oui ! dit Cacambo ; j'ai été cuistre dans le collège de l'Assomption, et je connais le gouvernement de Los Padres comme je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre ; il est divisé en trente provinces. Los Padres y ont tout, et les peuples rien ; c'est le chef-d'oeuvre de la raison et de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que Los Padres, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et

⁴ *In faece Romuli*, Ciceron.

⁵ Les Indiens du *Paragay*, ne dépendent point d'un Seigneur particulier, ne payent qu'un cinquieme des ⁵ tributs, & ont des armes à feu pour se défendre.



au roi de Portugal, et qui en Europe confessent ces rois ; qui tuent ici des Espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel : cela me ravit ; avançons ; vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront Los Padres quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui sait l'exercice bulgare ! » ☐

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, Cacambo dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monseigneur le commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier paraguayen courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. Candide et Cacambo furent d'abord désarmés ; on se saisit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers sont introduits au milieu de deux files de soldats ; le commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'épée au côté, l'esponton à la main. Il fit un signe ; aussitôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun Espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence, et demeure plus de trois heures dans le pays. « Et où est le révérend père provincial ? dit Cacambo. -- Il est à la parade après avoir dit sa messe, répondit le sergent ; et vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. -- Mais, dit Cacambo, monsieur le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'est point espagnol, il est allemand ; ne pourrions-nous point déjeuner en attendant Sa Révérence ? ☐ Le sergent alla sur-le-champ rendre compte de ce discours au commandant. « Dieu soit béni ! dit ce seigneur ; puisqu'il est allemand, je peux lui parler ; qu'on le mène dans ma feuillée. » Aussitôt on conduit Candide dans un cabinet de verdure orné d'une très jolie colonnade de marbre vert et or, et de treillages qui renfermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, et tous les oiseaux les plus rares. Un excellent déjeuner était préparé dans des vases d'or ; et tandis que les Paraguayens mangèrent du maïs dans des écuelles de bois, en plein champ, à l'ardeur du soleil, le révérend père commandant entra dans la feuillée.

Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. 154 (1756)

Du Paraguay. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique [...]

Les conquêtes du Mexique et du Pérou sont des prodiges d'audace ; les cruautés qu'on y a exercées, l'extermination entière des habitants de Saint-Domingue et de quelques autres îles, sont des excès d'horreur : mais l'établissement dans le Paraguay par les seuls jésuites espagnols paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité ; il semble expier les cruautés des premiers conquérants. Les quakers dans l'Amérique septentrionale, et les jésuites dans la méridionale, ont donné un nouveau spectacle au monde. [...] Les jésuites se sont à la vérité servis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguay : mais ils les ont policées ; ils les ont rendues industrielles, et sont venus à bout de gouverner un vaste pays, comme en Europe on gouverne un couvent. [...]

Si quelque chose peut donner l'idée de cette colonie, c'est l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout est en commun dans la contrée des missions. Ces voisins du Pérou ne connaissent point l'or et l'argent. L'essence d'un Spartiate était l'obéissance aux lois de Lycurgue, et l'essence d'un Paragüéen a été jusqu'ici l'obéissance aux lois des Jésuites : tout se ressemble, à cela près que les Paragüéens n'ont point d'esclaves pour ensemercer leurs terres et pour couper leurs bois, comme les Spartiates ; ils sont les esclaves des Jésuites. [...]

Soumis dans tout ce qui est d'apparence au roi d'Espagne, [les Jésuites] étaient rois en effet, et peut-être les rois les mieux obéis de la terre. Ils ont été à la fois fondateurs, législateurs, pontifes, et souverains.

Un empire d'une constitution si étrange dans un autre hémisphère est l'effet le plus éloigné de sa cause qui ait jamais paru dans le monde. Nous voyons depuis longtemps des moines princes dans notre Europe ; mais ils sont parvenus à ce degré de grandeur, opposé à leur état, par une marche naturelle ; on leur a donné de grandes terres qui sont devenues des fiefs et des principautés comme d'autres terres. Mais dans le Paraguay on n'a rien donné aux Jésuites, ils se sont fait souverains sans se dire seulement propriétaires d'une lieue de terrain, et tout a été leur ouvrage.

Bougainville, *Voyage autour du monde* (1771 ; 1^{re} partie, chap. IV ou VII selon les éditions) ; éd. Jacques Proust, Gallimard, Folio classique, 1982, p. 130 et suiv.

[...] quand on se représente de loin et en général ce gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles, et qui n'était lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité! C'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux et où personne ne travaille pour soi; les fruits de la culture commune sont rapportés fidèlement dans les magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement et l'entretien de son ménage; l'homme dans la vigueur de l'âge nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître; et lorsque le temps a usé ses forces, il reçoit de ses concitoyens les mêmes services dont il leur a fait l'avance; les maisons particulières sont commodes, les édifices publics sont beaux; le culte est uniforme et scrupuleusement suivi; ce peuple heureux ne connaît ni rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses et de l'indigence. Telles ont dû paraître et telles me paraissaient les missions dans le lointain et l'illusion de la perspective. Mais, en matière de gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. J'en fus convaincu par les détails suivants que m'ont faits unanimement cent témoins oculaires.

[...] Les Indiens avaient pour leurs curés une soumission tellement servile que non seulement ils se laissaient punir du fouet à la manière du collège, hommes et femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venaient eux-mêmes solliciter le châtement des fautes mentales.

[...] On voit par ce détail exact que les Indiens n'avaient en quelque sorte aucune propriété et qu'ils étaient assujettis à une uniformité de travail et de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit: qu'ils quittaient la vie sans la regretter, et qu'ils mouraient sans avoir vécu. Quand une fois ils tombaient malades, il était rare qu'ils guérissent; et lorsqu'on leur demandait alors si de mourir les affligeait, ils répondaient que non, et le répondaient comme des gens qui le pensent. On cessera maintenant d'être surpris de ce que, quand les Espagnols pénétrèrent dans les missions, ce grand peuple administré comme un couvent témoigna le plus grand désir de forcer la clôture. Au reste, les jésuites nous représentaient ces Indiens comme une espèce d'hommes qui ne pouvait jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfants; la vie qu'ils menaient empêchait ces grands enfants d'avoir la gaieté des petits.

Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville (1773-1774)*

A. N'était-il pas au Paraguay au moment même de l'expulsion des jésuites ?

B. Oui.

A. Qu'en dit-il ?

B. Moins qu'il n'en pourrait dire ; mais assez pour nous apprendre que ces cruels Spartiates en jaquette noire en usaient avec leurs esclaves indiens, comme les Lacédémoniens avec les ilotes ; les avaient condamnés à un travail assidu ; s'abreuyaient de leurs sueurs, ne leur avaient laissé aucun droit de propriété ; les tenaient sous l'abrutissement de la superstition ; en exigeaient une vénération profonde ; marchaient au milieu d'eux, un fouet à la main, et en frappaient indistinctement tout âge et tout sexe. Un siècle de plus, et leur expulsion devenait impossible, ou le motif d'une longue guerre entre ces moines et le souverain, dont ils avaient secoué peu à peu l'autorité.

Montesquieu, *Pensées*, n° 1208

Je ne suis pas du nombre de ceux qui regardent la république de Platon comme une chose idéale et purement imaginaire et dont l'exécution seroit impossible, ma raison est que la république de Licurgue est aussi paroît d'une exécution [tout] aussi difficile que celle de Platon et que cependant elle a été si bien exécutée qu'elle a duré ~~plus~~ [autant] qu'aucune république que l'on connoisse dans sa force et sa splendeur :